



Thierry Simonelli

## La psychanalyse au jardin des malentendus

« Es gibt viele Arten und Wege der Psychotherapie. Alle sind gut die zum Ziel der Heilung führen. [...] Ich verachte keine derselben und würde sie alle unter geeigneten Bedingungen ausführen. »

« Ich darf behaupten, die analytische Methode der Psychotherapie ist diejenige, welche am eindringlichsten wirkt, am weitesten trägt, durch welche man die ausgiebigste Veränderung des Kranken erzielt [...] daß sie die interessanteste ist, uns allein etwas über die Entstehung und den Zusammenhang der Krankheitserscheinungen lehrt. » (Freud, 1905, p. 16)

### Qu'est-ce que la psychanalyse ?

La question de la définition de la psychanalyse ne représente pas une mince affaire. Et comme le montrent les assertions en exergue, Freud n'hésite pas à affirmer *en même temps* qu'il existe de nombreuses formes de psychothérapie, que toutes celles qui mènent à la guérison sont également bonnes, mais que la psychanalyse est tout de même la meilleure, la plus intéressante et la seule qui, en plus, permette de comprendre l'étiologie des manifestations pathologiques.

Quand il arrive à Freud d'adopter une perspective purement pragmatique – ce qui est loin d'être toujours le cas –, ce qui distingue la psychanalyse d'autres formes de thérapie ne tient donc pas dans les extraordinaires succès thérapeutiques régulièrement assurés par ses disciples et suivants, mais dans la compréhension étiologique qu'elle apporte.<sup>1</sup> Freud ne reconnaît d'ailleurs pas systématiquement les soi-disant « échecs » de la démarche de Breuer ou ceux de ses propres expériences dans le domaine des thérapies suggestives.<sup>2</sup> La prétendue supériorité thérapeutique des méthodes psychanalytiques n'est devenue proverbiale qu'avec les publicitaires qui espéraient naïvement en façonner un argument d'autorité en faveur d'une psychanalyse omnipotente, détaché de toute étude empirique comparative. En-deçà de l'argument de vente, l'établissement empirique de l'exclusivité ou même de la supériorité de

---

<sup>1</sup> Ce qui n'est pas si sûr quand on voit tout le système étiologique des névroses que Freud développe dès ses premiers textes sur l'hystérie et ce, même à partir d'une méthode aussi différente de la psychanalyse que la suggestion hypnotique directe. Voir Freud Sigmund, *Ein Fall von hypnotischer Heilung*. [1893], 1999e.

<sup>2</sup> Je développe ce point plus en détail à l'appui des textes freudiens originaux dans ma « Petite chronologie des définitions freudiennes de la psychanalyse » (à paraître sur ce site)

l'efficacité thérapeutique reste néanmoins une question excessivement subtile, difficile à résoudre et surtout vivement débattue.<sup>3</sup>

Étrange supériorité d'ailleurs, que celle qui prétendrait la prééminence thérapeutique de la méthode freudienne sans aucun recours à une quelconque comparaison clinique documentée. Car si en psychanalyse, le « *dixit* Freud » ou la seule *invocation* d'une expérience supérieurement efficace mais indicible, incommunicable et essentiellement non-vérifiable valait comme preuve suffisante de validité, la psychanalyse ne vaudrait guère mieux que la foi du charbonnier.<sup>4</sup> Et cette foi ne vaut guère comme critère de démarcation fiable entre le « *wishful thinking* » publicitaire et la question empirique de l'efficacité thérapeutique.

## Une définition canonique

Mais que *dixit* Freud de cette psychanalyse ? Même si la question est résolue en pratique depuis l'établissement d'institutions psychanalytiques qui définissent (*de droit*) ce qu'il en est, il reste intéressant, ne serait-ce que pour des raisons historiques et philologiques, de voir comment Freud lui-même concevait sa propre démarche. Tout en admettant que les scientifiques, de même que les écrivains, ne sont pas nécessairement les meilleurs interprètes de leurs œuvres.

Parmi les nombreuses définitions freudiennes de la psychanalyse, la plus connue est probablement celle de 1923. Voyons l'une de ses traductions officielles, assez précise par ailleurs :

« Psychanalyse est le nom : 1 / d'un procédé pour l'investigation de processus mentaux à peu près inaccessibles autrement ; 2 / d'une méthode fondée sur cette investigation pour le traitement des désordres névrotiques ; 3 / d'une série de conceptions psychologiques acquises par ce moyen et qui s'accroissent ensemble pour former progressivement une nouvelle discipline scientifique. » (Freud S. 1922-1923, « Psychanalyse et Théorie de la libido, dans *Résultats, idées, problèmes*, II, Paris, PUF, 1985, p. 211.)

La traduction à elle seule suffit pour mesurer la distance à d'autres définitions et redéfinitions d'*inspiration* freudienne (toujours au sens historique et philologique<sup>5</sup>). Pour n'en rester qu'au troisième point de la définition, on n'y trouve évidemment ni

---

<sup>3</sup> Fait reconnu et clairement explicité par les quelques psychanalystes qui ne se sont pas arrêtés à la répétition de déclarations de supériorité *par principe*, mais qui se sont intéressés aux possibilités et méthodes pratiques de la détermination et de l'évaluation des effets thérapeutiques de la psychanalyse. Voir, à ce sujet : Thomä Helmut et Horst Kächele, *Psychoanalytische Therapie*, 2006, Wallerstein Robert S., *Psychotherapy and psychoanalysis; theory--practice--research*, 1975, Wallerstein Robert S., *Forty-two Lives in Treatment : a Study of Psychoanalysis and Psychotherapy*, 1986.

<sup>4</sup> « Le Diable un jour demanda à un malheureux charbonnier :

- Que crois-tu ?

Le pauvre hère répondit :

- Toujours je crois ce que l'Église croit.

Le diable insista :

- Mais à quoi l'Église croit-elle ?

L'homme répondit :

- Elle croit ce que je crois.

Le Diable eu beau insister, il n'en tira guère plus et se retira confus devant l'entêtement du charbonnier. »

<sup>5</sup> Étant admis qu'on admette la distinction entre ce qu'est la psychanalyse selon cette définition freudienne et ce qu'elle *devrait* être « en essence », selon tel autre concepteur personnel ou institutionnel de la psychanalyse. Ce n'est pas la même chose.

conceptions 'théoriques', ni affirmation de la 'seule expérience clinique' censée rendre compte et du 'procédé d'investigation et de la méthode de traitement'. Aussi Freud n'y affirme-t-il nulle part, et pour cause, l'expérience clinique comme étant seule source de ses découvertes. De même, n'y est-il pas question d'affirmations progressives par de présupposés 'acquis dans d'autres analyses'. Et ce qui pour Freud devait évoluer en une 'nouvelle discipline scientifique' ne se limite certainement pas à une simple 'théorisation'. Enfin, Freud ne mentionne pas non plus de soi-disant « échecs » des méthodes thérapeutiques précédentes.<sup>6</sup>

Mais il est vrai aussi que sur ce point, la position de Freud a toujours été contradictoire. Pour ne prendre que l'exemple le plus proche, à trois alinéas de la définition mentionnée ci-dessus, Freud rappelle « le grand succès thérapeutique<sup>7</sup> » de la méthode du Dr. Joseph Breuer. Et deux pages plus loin, il critique ces mêmes succès du fait de leur dépendance au rapport médecin-patient.<sup>8</sup>

L'on pourrait penser que si Freud reconnaît d'abord ce succès pour le condamner ensuite, c'est que son point de vue n'est plus celui du pur *pragmatisme* thérapeutique (« Toutes celles sont bonnes qui mènent au but de la guérison.<sup>9</sup> »), mais bien celui de la *morale* psychanalytique de la non-suggestion. Freud n'affirme pas (toujours) que la suggestion n'ait pas d'effet thérapeutique, il affirme qu'il *ne faut pas* suggérer. Et cette différence ne semble claire que quand il s'agit de distinguer sa propre démarche de celle de Charcot et de Bernheim, d'abord, de Adler et de Jung ensuite et puis de l'ensemble des autres formes de thérapie. Si bien qu'aujourd'hui encore, il se trouve des analystes à penser *et* à dire que la psychanalyse se caractérise par l'absence de toute suggestion, contrairement aux autres thérapies. La psychanalyse en deviendrait vraiment une méthode inouïe et pareille à nulle autre ; une méthode magique qui, d'une part, reposerait largement sur les interventions de l'analyste et qui, d'autre part, saurait faire l'impasse de toute forme de suggestion ou d'influence de la part de cet analyste. Freud du moins se montrait souvent plus lucide dans les contextes moins politiques et plus cliniques.

Quoi qu'il en soit, le point de vue pragmatique aurait donc ses limites dans l'interdit de la suggestion. Voilà pourquoi Freud pourrait affirmer en même temps le succès et l'échec de la méthode de Breuer : ce qui vaut comme succès thérapeutique du point de vue pragmatique n'est plus admissible du point de vue moral et 'politique'<sup>10</sup>. Car Freud se sera toujours fait un point d'honneur d'avoir dépassé les thérapies suggestives grâce à sa méthode psychanalytique, c'est-à-dire d'avoir apporté quelque chose de différent de toutes les autres méthodes possibles et imaginables.

En réalité, les choses s'avèrent bien plus compliquées.

Dans le texte même de la définition, Freud appuie sa critique des succès de la méthode breuerienne sur l'effet de la suggestion transférentielle (le fameux « rapport » des magnétiseurs). Mais il revient sur ce rejet quand, quelques pages plus loin, il aborde la fonction du transfert dans la technique psychanalytique. Le transfert y « devient dans les mains du médecin l'adjuvant [*Hilfsmittel*] le plus puissant du traitement et joue, dans la dynamique du processus de guérison un rôle difficilement surestimé.<sup>11</sup> » C'est donc le

---

<sup>6</sup> Freud a même reconnu le succès de la thérapie hypnotique avec simple suggestion : Freud Sigmund, *Ein Fall von hypnotischer Heilung*. [1893], 1999e. Et il y reviendra encore en 1918, quand il s'agira de situer le principe thérapeutique de la psychanalyse.

<sup>7</sup> Freud Sigmund, »*Psychoanalyse*« und »*Libidotheorie*« [1923], 1999k, p. 211.

<sup>8</sup> Freud Sigmund, *Ein Fall von hypnotischer Heilung*. [1893], 1999e, p. 213.

<sup>9</sup> Freud Sigmund, *Über Psychotherapie*, 1905, p. 16.

<sup>10</sup> Au sens de la micro-politique de la différenciation des méthodes et institutions qui les représentent.

<sup>11</sup> Freud Sigmund, *Ein Fall von hypnotischer Heilung*. [1893], 1999e, p. 223.

transfert (positif) et non le savoir ou l'art d'interpréter qui permet à l'analyste d'exercer une influence bénéfique sur ses patients.

À partir de cette réflexion, il faudra bien réinterpréter la différence entre la méthode de Breuer et la psychanalyse de la manière suivante. Le succès thérapeutique de la méthode de Breuer n'en est pas un parce qu'il dépend du seul transfert, à l'image des thérapies suggestives. Le succès thérapeutique de la nouvelle méthode de Freud, par contre, doit ses succès thérapeutiques au fait de suspendre la guérison au puissant adjuvant du transfert. La différence ne serait donc pas tant qualitative que quantitative : la méthode de Breuer ne dépend *que* de l'influence du transfert, celle de Freud de l'influence du transfert *et* de l'analyse. Mais comme dans les deux cas, il y a guérison, du moins d'après les affirmations des deux auteurs, ce n'est pas le supplément de l'analyse qui fait la différence en termes d'efficacité thérapeutique.

Assurément, Freud proclamera plus tard que la différence tient dans le caractère durable des effets de l'analyse, alors que la seule suggestion transférentielle ne produirait que des effets de courte durée. Et il faudra lui croire sur parole, car il ne produit aucun matériel à l'appui de l'affirmation.<sup>12</sup>

Dans les textes des années 1890, par contre, Freud maintient, tout à fait au contraire, le caractère durable et même la guérison définitive acquise par cette même thérapie suggestive. Je rappelle la citation bien connue des *Études sur l'hystérie* :

« Nous découvriâmes notamment, au départ à notre plus grande surprise, que les différents symptômes hystériques disparaissaient immédiatement et sans faire de retour quand nous avons réussi à éveiller le souvenir du processus déterminant en toute clarté, et quand le malade décrivait ce processus de la manière la plus détaillée et mettait en paroles l'affect. <sup>13</sup> »

Comment se fait-il qu'en 1890 les symptômes disparaissent sans faire retour alors qu'à partir de 1900, ils semblent tout de même revenir ? Freud aurait-il revu les patients traités dix ou vingt ans auparavant pour établir une étude de suivi à long terme ? Ce n'est pas inimaginable, mais rien de tel n'est mentionné dans ses textes. Et il ne me semble pas non plus qu'il ait des documents qui indiqueraient une telle étude.<sup>14 15</sup>

---

<sup>12</sup> L'on sait que dans ses derniers textes, Freud n'était plus si convaincu non plus du caractère durable de l'effet de l'analyse. Ce qui enlève un critère de distinction en plus de la différence entre les thérapies dites « suggestives » et la psychanalyse. On en viendrait presque à penser que ce qui distingue la psychanalyse des autres thérapies – suggestives parce que non-analytiques – n'est ni la guérison, ni le caractère durable de la guérison, ni la suggestion, mais l'analyse. Sans doute : ce qui distingue la pomme de la poire, c'est la pomme.

<sup>13</sup> Freud Sigmund, *Gesammelte Werke I*, 1999h, p. 85.

<sup>14</sup> D'après Robert Wallerstein, l'un des seuls analystes à pratiquer de telles études de suivi (voir Wallerstein Robert S., *Forty-two Lives in Treatment : a Study of Psychoanalysis and Psychotherapy*, 1986) l'idée même d'un tel suivi aurait plutôt été considéré comme non-analytique par Freud et risque toujours de l'être par beaucoup d'analystes (voir Wallerstein Robert S., *Followup in Psychoanalysis: Clinical and Research Values*, 1989). À ma connaissance, beaucoup d'analystes interprètent le non-retour de leurs analysants comme preuve patente du succès de la cure.

<sup>15</sup> Il y a deux exceptions : mis à par l'homme aux loups que Freud a suivi pendant deux analyses, pensant à chaque fois erronément avoir établi une guérison complète, qui aurait finalement été réalisée par une troisième analyse chez Ruth Mac Brunswick, il existe un petit post-scriptum au « petit Hans. » Un post-scriptum étonnant, datant de 1922 (voir Freud Sigmund, *Analyse der Phobie eines fünfjährigen Knaben*, 1909, 2000, pp.163-164, et Freud Sigmund, *Gesammelte Werke XIII*, 1999i, pp. 431-432), qui relate le fait que Herbert Graf s'est présenté à son analyste 13 ans après son analyse. Il était devenu, selon l'expression de Freud, un « jeune homme imposant » (« *ein stattlicher Jüngling* ») qui se sentait bien et ne souffrait d'aucune inhibition et n'avait aucune raison de se plaindre. Dans ce post-scriptum, Freud profite de l'occasion pour souligner que la psychanalyse non seulement ne nuit pas, comme le soutiennent

Comprenez qui voudra, mais on risque de chercher longuement la solution chez Freud pour qui le transfert était soit résistance (le transfert « négatif »), et donc à surmonter, soit aide à la suggestion bénéfique (le transfert « positif »<sup>16</sup>), soit une répétition de « clichés » relationnels se présentant comme un mélange entre des dispositions congénitales et l'impact des expériences<sup>17</sup>. La prétendue non-suggestion de la psychanalyse ne signifie pas une absence de suggestion, mais un plaidoyer pour un type de suggestion différent, ou du moins, une suggestion dont la seule *visée* serait différente.

Mais voilà de nouveaux problèmes : si la suggestion transférentielle psychanalytique se distingue de la suggestion transférentielle des magnétiseurs, des hypnotiseurs et de toute autre démarche non-psychanalytique, il serait certainement intéressant d'en savoir plus sur une différence qui s'avère aussi capitale. Il serait sans doute utile d'énumérer et de définir les différents types de transfert en rapport aux phénomènes cliniques qu'ils sont censés désigner selon leur nature dans les différents types de cures. Malheureusement, Freud n'en fait rien. Ni dans ce texte, ni ailleurs.

En admettant alors, tout à fait au contraire, que les transferts ne soient pas différents dans leur nature, que la nature du transfert des magnétiseurs ne se distingue pas de celui des freudiens ou des jungiens ou des comportementalistes, il n'y aurait plus que la visée ou la fonction thérapeutique du transfert qui puisse varier. Mais si, à l'instar d'autres thérapies, la psychanalyse vise la guérison, cette différence semble à nouveau très difficile à déterminer, car elle en viendrait à dépendre entièrement de la conception de la guérison qui n'est pas beaucoup plus univoque.

Or, si l'influence transférentielle de la psychanalyse est la même que celle de la méthode cathartique ou de la suggestion hypnotique, et si en même temps elle poursuit le même but – la guérison – il n'y a évidemment plus moyen de la distinguer ni de par sa nature, ni de par son but de la suggestion d'autres thérapies. À moins que Freud n'abandonne justement la visée thérapeutique, quitte à la faire reculer aux effets secondaires d'une autre visée, pour imposer un but différent à la démarche psychanalytique comme le seraient l'examen, la compréhension (*Einsicht*), l'établissement de l'étiologie de tel symptôme ou névrose, ou de l'établissement et la

---

quelques critiques, mais que le bien-être de Herbert Graf est le résultat patent de son analyse. M. Graf lui-même raconte, dans une interview de 1977 (voir Freud Sigmund, *Analyse der Phobie eines fünfjährigen Knaben*, 1909, 2000, p.13) que pendant ces retrouvailles, Freud se leva, le prit dans ses bras et lui dit qu'il ne pouvait souhaiter une plus belle confirmation de ses théories que le fait de voir, face à lui, ce jeune homme sain et heureux.

Ce qui malgré cette belle confirmation étonne Freud, c'est que Graf ne se souvenait plus de son analyse et qu'il s'était douté être le protagoniste du « petit Hans » seulement après lecture du texte, du fait que ce dernier reprenait les noms des lieux originaux. Effet curieux, en effet, quand on sait qu'en 1895 (dans les *Études sur l'hystérie*), en 1905 (Freud Sigmund, *Bruchstück einer Hysterie-Analyse*, 1999b, p. 175), en 1906 (Freud Sigmund, *Über Psychoanalyse [1909]*, 1999l, p.15), en 1913 (Freud Sigmund, *Das Interesse an der Psychoanalyse [1913]*, 1999c, p. 412), en 1916/17 (Freud Sigmund, *Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse [1916-17]*, 1999m, pp. 205, 338, ), en 1919 (Freud Sigmund, *Ein Kind wird geschlagen*, 1999f, p. 202.), la levée de l'amnésie était conçue comme la condition incontournable de la guérison des névroses. En l'occurrence, il s'est donc passé l'inverse : la cure a mené à l'amnésie. Mais n'empêche, l'inverse aussi apporte une belle confirmation, même si c'est d'un autre phénomène, le phénomène connu de l'oubli d'un rêve et de son interprétation après l'interprétation satisfaisante (Freud Sigmund, *Analyse der Phobie eines fünfjährigen Knaben*, 1909, 2000, p. 164). Comme quoi, les confirmations abondent à qui sait les voir, même quand un phénomène vient aussi apparemment contredire une théorie maintenue pendant quelques 30 ans. Voir, à ce sujet, la discussion nettement plus lucide dans Freud Sigmund, *Die endliche und unendliche Analyse [1937]*, 1999d, et plus particulièrement pp. 66-67.

<sup>16</sup> Freud Sigmund, *Ein Fall von hypnotischer Heilung. [1893]*, 1999e.

<sup>17</sup> Freud Sigmund, *Zur Dynamik der Übertragung [1912]*, 1999n, pp. 364-365.

confirmation de nouvelles théories scientifiques. Ce qu'il fait explicitement dans la *Traumdeutung*.

Abstraction faite des morales personnelles et institutionnelles variables, l'on trouvera matière à étayer *toutes* ces options dans les *textes* freudiens.<sup>18</sup> Par rapport à ces questions, les textes de Freud ne risquent pas d'apporter une grande aide à celui qui ne les aborde pas d'emblée par le biais d'une lecture sélective et censurante.

## Confirmations

L'analyse des définitions et redéfinitions freudiennes de la psychanalyse avec ses rajouts et ses déplacements mérite certainement un travail à part.<sup>19</sup> Mais j'aimerais déjà m'arrêter brièvement sur l'intéressante question de la confirmation clinique des méthodes, hypothèses, interprétations ou théories en psychanalyse. Comme si la chose allait de soi, il est affirmé, de temps à autre, que les méthodes, succès thérapeutiques et théorisations psychanalytiques sont 'acquises' et même confirmées.

Pourtant cette confirmation ne semble pas chose suffisamment évidente pour se satisfaire de la seule évocation. Surtout si, par quelque hasard ou intention, la confirmation est censée s'inscrire dans le contexte d'une démarche empirique rationnelle, voire d'une démarche scientifique ; une intention qui n'était pas étrangère à Freud. Car dans ce cas, il ne suffirait plus que le saint esprit analytique investisse l'analysé pour le transformer en apôtre freudien, ayant assimilé les croyances de ses maîtres. J'admets bien volontiers que l'entrée dans la communion psychanalytique s'avère bénéfique pour le sentiment de conviction personnel, mais ici comme ailleurs, ce n'est pas ce sentiment qui fait office de confirmation empirique. Dès lors, il ne me semble pas superflu d'explicitement une fois de plus les extraordinaires problèmes qui sous-tendent l'assertion cavalière de la confirmation clinique des méthodes et théories psychanalytiques.

Entendons-nous d'abord sur le sens à accorder à la notion de confirmation dans ce contexte. La confirmation clinique en question n'est pas à comprendre au sens 'habituel' du terme, selon lequel une théorie ou une démarche est confirmée (mais *non* prouvée !) si les prédictions qu'elles permettent de formuler sont démontrées à l'aide d'expériences reproductibles.<sup>20</sup> Je ne m'arrêterai pas sur l'évident paradoxe logique de

---

<sup>18</sup> Il s'agit une fois de plus d'une affirmation quant aux *textes* originaux de Freud qui n'empiète en rien sur la morale ou une quelconque « essence » de la psychanalyse selon les uns et les autres. Le fait est que dans ses *textes*, Freud ne soutient pas toujours et exclusivement la visée thérapeutique de la démarche psychanalytique. Et la question à savoir ce qu'elle doit ou devrait être est une question de la morale ou, plus noblement, de l'éthique de la psychanalyse. L'incontournable nécessité d'une telle *morale*, en complément des assomptions théoriques de la pratique psychanalytique ne représente certainement l'un des aspects les plus intéressants et complexes de la démarche freudienne ; pour peu qu'on prenne le soin de les distinguer et de distinguer, par là-même, les logiques respectives. Une morale ne s'établit, ni se justifie de la même manière qu'une méthode ou une théorie empirique. Ce n'est pas parce qu'une chose fonctionne, parce qu'elle est possible qu'elle en soit aussitôt bonne ou même souhaitable. La guérison et même la survie ne sont pas bonnes ou souhaitables à *tout* prix et par *tous* les moyens. Les discussions sur l'euthanasie constituent le signe manifeste de la conscience de cet enchevêtrement indissoluble entre morale, politique et thérapie.

<sup>19</sup> Voir ma « Petite chronologie des définitions freudiennes de la psychanalyse. » (à paraître)

<sup>20</sup> Une exception néanmoins : d'après Freud, l'analyste décide qu'une analyse est finie quand la répétition des processus pathologiques ne se produira plus. La fin de l'analyse repose donc sur la prédiction de la non-répétition. Évidemment, comme après cette fin, analyste et analysant ne se voient plus, la confirmation ou l'infirmité de cette prédiction n'est pas chose courante. (Cf. Freud Sigmund, *Die endliche und unendliche Analyse* [1937], 1999d, p. 63)

cette conception vulgarisée de la démarche scientifique.<sup>21</sup> De toute manière la psychologie en général, et la psychanalyse en particulier, n'excellent pas particulièrement en termes de prédictions. Non pas qu'elles n'en soient pas capables, mais les difficultés méthodologiques qu'elles partagent avec les sciences sociales et historiques, ou encore la biologie et la médecine en matière de prédiction, les situent parmi ces domaines et disciplines où l'explication n'apporte pas systématiquement matière à prédiction.<sup>22</sup> Aussi, à moins que je ne me trompe, la méthode psychanalytique (la cure) n'opère pas par voie de démonstration expérimentale de ses prédictions. La confirmation psychanalytique en prend donc le sens très particulier d'une preuve par confirmation clinique après-coup de principes explicatifs pré-supposés.

Parmi de telles confirmations après-coup, l'on pourrait évoquer deux types différents : la confirmation par rétrodiction (ou postdiction), plutôt rare depuis Freud, et les variantes de la justification herméneutique, largement plus populaires.

La rétrodiction relève d'une méthode spécifique, utilisée plutôt dans les domaines de l'archéologie, de l'histoire, de la biologie de l'évolution, de la médecine légale ou de la physique théorique. De même que la prédiction, elle permet d'inférer un événement ou une causalité à partir de conditions ou de circonstances connues par l'application de lois ou de règles inductives générales. Les exemples de rétrodiction ne manquent pas non plus dans les travaux de Freud.

Certains de ces efforts de rétrodiction s'y présentent même avec une précision détaillée, comme la reconstruction de la névrose infantile de l'« homme aux loups » (Sergueï Pankejeff) à partir des mémoires de l'adulte.<sup>23</sup> Freud y montre comment, suite à l'ensemble des informations qu'il a su obtenir de son patient et grâce à l'application des principes de la théorie du souvenir écran, du complexe de castration et de la nature sexuelle fantasmatique des névroses, il est possible de reconstituer une *Urszene* et les fantasmes originels subséquents de l'enfant âgé d'un an et demi.<sup>24</sup> Se rendant compte du caractère assez étonnant de cette rétrodiction, Freud entreprend d'ailleurs de justifier longuement les raisons qui lui semblent légitimer les différents points de sa reconstruction.

La validité factuelle de cette reconstruction reste néanmoins excessivement problématique dans la mesure où Pankejeff lui-même contestait et l'interprétation des souvenirs écran et avouait, après-coup, ne jamais avoir réussi à se souvenir de l'existence des scènes originelles reconstituées par Freud. D'un côté, pour peu que le terme de confirmation clinique ait un sens quelconque, de telles remises en question risquent d'équivaloir à une réfutation massive qui invaliderait le contenu de la rétrodiction freudienne. Mais d'un autre côté, elle démontre en même temps la falsifiabilité par principe des rétrodictions psychanalytiques.

D'autres efforts de rétrodiction freudiens sont nettement plus vagues, mais n'en donnent pas moins lieu à de formidables constructions théoriques. Ainsi, l'ensemble de la théorie sexuelle de Freud, telle que développée dans les *Trois Essais sur la théorie*

---

<sup>21</sup> Il n'est pas possible de déduire la vérité d'une proposition du seul fait que ses conséquences sont vraies. Si, par exemple, l'on peut affirmer que la pluie a comme effet de mouiller ce sur quoi elle tombe, il est faux de toujours déduire la pluie de l'observation d'un objet mouillé. Si l'on affirmait, par exemple, avec Freud qu'un conflit psychique peut conduire à une amnésie, il est faux d'en conclure à la présence systématique d'un conflit psychique partant d'une amnésie. Ce qui complique l'affaire de la confirmation empirique.

<sup>22</sup> Il s'agit d'une question de degrés, évidemment, plus que de 'nature'. Les exemples en physique ou en chimie où l'explication n'équivaut pas à une prédiction ne manquent pas non plus. Mais ils y sont tout de même moins systématiques.

<sup>23</sup> Freud Sigmund, *Aus der Geschichte einer infantilen Neurose* [1918], 1999a, pp. 30-31.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 63-65.

*sexuelle*, se présente comme une reconstruction du développement sexuel moyennant les rétrodictions effectuées à partir d'analyses d'adultes. Malheureusement, Freud n'y révèle pas comment et à partir de quel matériel clinique il a procédé aux inférences de ses assomptions théoriques.<sup>25</sup>

Quoi qu'il en soit de la clarté ou de l'obscurité de ces démarches rétrodictives, il me semble fallacieux de les qualifier comme de simples « romans » ou « fables » à l'instar de M. Borch-Jacobsen. Le statut épistémique des rétrodictions freudiennes se distingue du roman ou de la fable de par son rapport à des événements vérifiables *en principe*. Contrairement aux romans et aux fables, les constructions rétrodictives *peuvent* être vraies ou fausses, elles *peuvent*, en l'absence de données suffisantes, être rendues plus ou moins plausibles et elles *peuvent* surtout être falsifiées. Même dans le cas le plus flou des théories sexuelles, on pourra affirmer *a minima* que, contrairement aux mythes, les constructions freudiennes ont été reprises et changées six fois de suite sur vingt ans. Ce qui montre leur *possible* perméabilité à l'expérience clinique.<sup>26</sup> Dans ce sens, les interprétations et théorisations freudiennes ne s'apparentent pas à des « romans » ou des « fables », pour peu qu'on les conçoive comme de simples imaginations sans aucune teneur de vérité ou de réalité, mais à des *interprétations* et des *explications* de « romans » ou de « fables ». Et, à moins de donner dans l'indifférence du constructivisme postmoderne le plus radical, *toutes* les interprétations même d'un roman ou d'une fable ne se valent pas.<sup>27</sup> Cela vaut, *a fortiori*, du matériel clinique.

Il en va tout autrement de la justification herméneutique qui, elle, pourrait en effet s'avérer susceptible de la critique du « roman » ou de la « fable ». Par justification herméneutique, il faudrait entendre ce type d'explication qui se satisferait de « faire sens » (que l'anglicisme me soit pardonné), de construire une narration cohérente à partir des données, informations et récits de l'analysant. L'analogie habituelle de cette démarche herméneutique est celle du puzzle : quand toutes les pièces de l'explication s'accordent pour former une image cohérente, la reconstruction semble confirmée de ce seul fait. Ce faisant, de telles 'confirmations' herméneutiques s'exposent en effet irrémédiablement aux biais rétrospectifs<sup>28</sup> et aux biais de confirmation d'hypothèses<sup>29</sup>. Je suppose qu'en dehors de certains « noircisseurs » de la psychanalyse, personne n'identifierait aisément l'explication *réussie* d'un phénomène psychique, au sens du puzzle, à la *preuve* clinique de sa justesse.

Sans même parler des considérables différences qui séparent les explications freudiennes des explications ferencziennes, kleiniennes, winnicottiennes et bien d'autres encore, l'on se retrouverait rapidement avec autant de 'preuves' qu'il y a d'analystes et d'analysants (pour peu que les premiers tiennent compte de l'avis des derniers). En

---

<sup>25</sup> Mis à part le rapport souvent évoqué, mais non précisé au seul cas clinique du « petit Hans ».

<sup>26</sup> Voir p.ex. Farrell B. A., *The standing of psychoanalysis*, 1981, pp. 146-147.

<sup>27</sup> Pour une approche quasi-néopositiviste de la question de la décidabilité et de la validation de l'interprétation littéraire, voir p.ex. Göttner Heide, *Logik der Interpretation*, 1973, von Savigny Eike, *Argumentation in der Literaturwissenschaft*, 1976.

<sup>28</sup> Le sentiment du « je le savais déjà » ou « je le voyais venir », « je m'y attendais » qui s'installe après-coup. C'est-à-dire la motivation psychologique d'un *post hoc ergo propter hoc*.

<sup>29</sup> L'interprétation des faits ou de la situation issue de la sélection de ces seuls traits qui tendent à confirmer l'hypothèse à démontrer. Le biais de confirmation d'hypothèses se rationalise aisément par l'attention accordé au détail ou justement par l'attention exclusive accordée aux confirmations. Le biais de confirmation représente le facteur le plus efficace du renforcement des convictions subjectives. Dans un cadre thérapeutique, le biais de confirmation s'exprime aisément sous forme de « prophétie autoréalisatrice », c'est-à-dire par la suggestion consciente/inconsciente de ces faits ou phénomènes chez les patients qui confirment les convictions du thérapeute.



psychanalyse, on ne saurait dès lors plus faire *autre chose* que de confirmer et prouver ; et ce quoi qu'on y dise ou pense.

Mais les choses ne s'arrêtent pas là. Il suffit de penser aux interminables listes de confirmations de ce genre (explication & changement), apportées par l'astrologie, la parapsychologie, les 'sciences' occultes ou les 'thérapies' spirituelles, les témoins de Jehova ou la Scientologie, pour entrevoir le profond problème de telles confirmations 'naïve'. Comment de plus, dans tous cas de confirmations, la confirmation permettrait-elle de faire la différence *qua* confirmation ?

Le problème semble parfois donner lieu à une 'solution' par l'adjonction d'un critère supplémentaire : celui du changement induit chez l'analysant par l'intervention de l'analyste.<sup>30</sup> L'interprétation, l'hypothèse ou la théorie psychanalytique seraient confirmées dans les cas où une explication réussie apporte une altération (bénéfique). L'explication *et* son effet représenteraient dès lors la preuve clinique recherchée.

Or, sans même évoquer l'approche nettement plus prudente de Freud dans ce contexte<sup>31</sup>, il faudrait rappeler que les approches thérapeutiques les plus diverses et variées, du magnétisme animal aux traitements pharmacologiques actuels, inclusion faite des thérapies New-Age californiennes, répondent parfaitement à ces *deux* conditions : explication et induction de changements.<sup>32</sup>

Le pressentiment de cette aporie explique peut-être la disparition de la « discipline scientifique » dans certaines interprétations de la définition freudienne, alors que cette scientificité représentait une *Weltanschauung* et une méthode sur lesquelles Freud, du moins, n'a jamais voulu céder.<sup>33</sup> Et l'on pourrait montrer en détail, à l'exemple de ses cas cliniques publiés, que Freud lui-même ne se satisfaisait qu'exceptionnellement de la confirmation.<sup>34</sup>

Il faudra donc se rendre à l'évidence : ce qui distingue les 'thérapies' métaphysiques et surréalistes de la démarche scientifique revendiquée par Freud, ce n'est pas tant le manque de confirmations – elles en abondent de fait – que l'impossibilité d'y établir les critères de falsification et de révision. Car, à défaut de tels critères, rien ne la distinguerait du « conte de fées scientifique » (von Krafft-Ebing), de la « merveilleuse représentation » (Wittgenstein) ou du mythe (Popper).

---

<sup>30</sup> Une solution qui relève d'une mauvaise lecture du critère freudien. Cf. la discussion du « *Heads I win, tails you lose* » et des « preuves indirectes » dans Freud Sigmund, *Konstruktionen in der Analyse* [1937], 1999j.

<sup>31</sup> Freud ne me semble jamais avoir soutenu que les théories psychanalytiques étaient confirmées, voire prouvées, par leur seul effet thérapeutique. L'affirmation, occasionnelle, du « changement » comme critère de validité chez Freud ne s'applique pas aux théories, mais se limite bel et bien à la question de l'interprétation particulière dans le cadre de l'histoire particulière d'un analysant. Et l'on pensera aussi à l'un des changements les plus fondamentaux et les moins documentés de l'approche freudienne – le passage de la théorie de la séduction à celle du fantasme et de la réalité psychique (dans la lettre du 21 septembre 1897 à Fließ) – dont un seul des 4 « motifs » fait indirectement référence à ce que l'on pourrait du moins interpréter plausiblement comme succès thérapeutique (« *die fortgesetzten Enttäuschungen bei den Versuchen eine Analyse zum wirklichen Abschluss zu bringen* », Freud Sigmund et Fließ Wilhelm, *Briefe an Wilhelm Fließ* (1887-1904), 1999, pp. 283-284), alors que les trois autres consistent dans une remarque quant à l'improbabilité de la perversion universelle des pères, dans la spéculation métapsychologique sur les « signes de réalité » dans l'inconscient et dans l'impossibilité de principe de surmonter cette résistance qui rendrait les cures terminables (« *dass das Unbewusste niemals den Widerstand des Bewusstseins überwindet, so sinkt auch die Erwartung, dass es in der Kur umgekehrt gehen müsste bis zur völligen Bändigung des Unbewussten durch das Bewusste* », Freud Sigmund et Fließ Wilhelm, *Briefe an Wilhelm Fließ* (1887-1904), 1999, p. 284)

<sup>32</sup> Cf. Freud Sigmund, *Konstruktionen in der Analyse* [1937], 1999j, pp. 49-50.

<sup>33</sup> Freud Sigmund, *Neue Folge der Vorlesungen in die Psychoanalyse*, 1933, pp. 170-197.

<sup>34</sup> Les trois seuls ouvrages où Freud ne cesse d'accumuler d'interminables listes confirmations sont la *Traumdeutung*, la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, et le *Witz*.

Même par-delà le monde de la psychanalyse, depuis 1935<sup>35</sup> au moins, la simple confirmation d'hypothèses ou de méthodes ne semble plus guère admissible comme *seul* critère, ou comme critère *suffisant* de validité empirique. Au contraire, l'*exclusivité* de la confirmation reste, à ce jour, parmi les symptômes les plus caractéristiques des pseudosciences, à côté des observations exclusivement anecdotiques et l'usage de termes dont la teneur empirique concrète reste systématiquement évasive.

En résumé, le problème pourrait donc se poser dans les termes suivants : si les psychanalystes tenaient absolument à identifier leur sentiment de conviction personnelle à une confirmation clinique valant comme preuve, ils ne sauraient plus vraiment affirmer le caractère empiriquement sérieux de leur démarche. Libre à qui voudra, évidemment, de voir dans la psychanalyse une démarche autrement plus profonde et plus sérieuse que la démarche scientifique, un art de compréhension se justifiant des profondeurs de l'âme, accessibles aux seules facultés ésotériques des quelques initiés. Mais il ne dépassera guère les apories de l'*obscurum per obscuris*.

Entendons-nous : la nécessité de l'initiation de même que la distinction entre une compréhension 'initiée' et une compréhension non-initiée permet deux lectures différentes. La première, triviale, consiste dans l'idée de la formation et de la connaissance requises. De même que l'usage d'une simple règle, d'un microscope ou l'étude de la structure de l'ADN, de même que la compréhension d'un poème, d'une œuvre d'art ou d'un fait historique, la connaissance psychanalytique ne tombe pas toute-faite dans les oreilles du non-averti. Le populisme des connaissances et des vérités toutes-faites, qui se présenteraient telles quelles à l'intelligence ou à la compréhension de l'esprit neutre et vierge, est grossièrement erroné.<sup>36</sup>

Freud ne pensait pas dans ces termes et c'est à Freud que j'aimerais m'en tenir dans ce qui suit. Pour peu que la démarche psychanalytique revendique une quelconque scientificité par-delà les assertions publicitaires vides, elle devra donc accepter les exigences et critères de cette scientificité. Elle devrait renoncer au *seul* recours à la confirmation, préciser la signification empirique d'un nombre suffisant de ses concepts et montrer, exemples à l'appui, selon quels critères ses constructions cliniques peuvent être validées ou falsifiées.

Sans m'attarder au large éventail de questions ouvertes par les transformations subséquentes de la définition freudienne, je reviens désormais à la définition originale, qui à elle seule ouvre nombre de questions intéressantes.

Un dernier mot : contrairement à l'approche idéaliste, l'approche empirique ne conçoit pas la définition de la chose comme détermination de la 'nature' de cette chose. Ce n'est pas la définition qui confirme l'expérience clinique et ce n'est pas la seule assertion,

---

<sup>35</sup> Popper Karl R., *Logik der Forschung*, 1935, 1994. Pour un développement plus détaillé de la question de la confirmation en psychanalyse, voir Popper Karl R. et Bartley William Warren, *Realism and the aim of science*, 1993, pp. 163-174.

<sup>36</sup> L'on pensera à la présentation très convaincante de Duhem : « Entrez dans ce laboratoire ; approchez-vous de cette table qu'encombrent une foule d'appareils, une pile électrique, des fils de cuivre entourés de soie, des godets pleins de mercure, des bobines, un barreau de fer qui porte un miroir ; un observateur enfonce dans de petits trous la tige métallique d'une fiche dont la tête est en ébonite ; le fer oscille et, par le miroir qui lui est lié, renvoie sur une règle en celluloïde une bande lumineuse dont l'observateur suit les mouvements ; voilà bien sans doute une expérience ; au moyen du va-et-vient de cette tache lumineuse, ce physicien observe minutieusement les oscillations du morceau de fer. Demandez-lui maintenant ce qu'il fait ; va-t-il vous répondre : « J'étudie les oscillations du barreau de fer qui porte ce miroir » ? Non, il vous répondra qu'il mesure la résistance électrique d'une bobine. Si vous vous étonnez, si vous lui demandez quel sens ont ces mots et quels rapports ils ont avec les phénomènes qu'il a constatés, que vous avez constatés en même temps que lui, il vous répondra que votre question nécessiterait de trop longues explications et vous enverra suivre un cours d'électricité. » Duhem Pierre, *La théorie physique: son objet, sa structure*, 1906, 1981, p. 218-219.

même itérée, de sa scientificité qui la rend scientifique. C'est la validité de l'expérience clinique qui justifie ou non sa définition et c'est la scientificité de sa démarche pratique qui justifie ou non sa qualification comme telle.

## Variations canoniques

Voici la définition de Freud (1923) dans sa langue originale :

« *Psychoanalyse ist der Name 1) eines Verfahrens zur Untersuchung seelischer Vorgänge, welche sonst kaum zugänglich sind; 2) einer Behandlungsmethode neurotischer Störungen, die sich auf dieses Unternehmen gründet; 3) einer Reihe von psychologischen, auf solchem Wege gewonnenen Einsichten, die allmählich zu einer neuen wissenschaftlichen Disziplin zusammenwachsen.*<sup>37</sup> »

L'on remarquera avec quelle élégance cette définition évite les questions évoquées ci-dessus. Le rapport entre les différents niveaux de l'échafaudage reste dans le flou artistique le plus parfait, non seulement dans la définition elle-même, mais encore dans l'ensemble du texte qui la suit.

Pourquoi ce procédé d'examen réussirait-il mieux que d'autres dans l'analyse de certains processus psychiques ? Quels sont d'ailleurs ces processus spécifiques auxquels Freud se réfère quand on sait qu'il a appliqué la méthode psychanalytique à l'ensemble de la vie psychique, sociale, culturelle, politique et historique ? Dans quel sens le traitement se fonde-t-il sur l'examen ? Comment et à partir de quoi précisément les *Einsichten* naissent-elles ? Et comment font-elles pour s'accroître et se souder en une discipline scientifique ? Les réponses possibles à chacune de ces questions risquent d'être moins nombreuses que les problèmes qu'elles évoquent.

Je reprends les trois points de la définition que la traduction citée ci-dessus rend fidèlement, à l'exception des deux seuls mots intraduisibles que sont *Einsichten* et *zusammenwachsen*. Aussi, dans ce qui suit, je me limiterai à l'évocation de quelques difficultés d'interprétation de l'énoncé freudien. Il ne s'agira pas de relever ce qu'aucune définition ne saurait réaliser : un compte-rendu détaillé et précis de la complexité de l'objet défini. C'est admis, une définition, surtout aussi concise, ne saurait même pas effleurer la complexité de la démarche freudienne. En même temps, j'aimerais y relever ce 'détail' assez discret qui me semble caractéristique pour l'ensemble de l'œuvre freudienne et caractéristique, me semble-t-il, par la plupart des travaux psychanalytiques subséquents : la question du rapport entre les trois ou quatre aspects évoqués dans la définition.

### 1. « *eines Verfahrens zur Untersuchung seelischer Vorgänge, welche sonst kaum zugänglich sind* »

Le terme de « psychanalyse » désigne un procédé d'examen de processus psychiques qui s'avèrent difficilement accessibles autrement. Dans les traductions françaises, l'investigation prend régulièrement la place de l'examen. En allemand, le champ lexical de *cette* définition freudienne relève plutôt du vocabulaire médical que policier, judiciaire ou philosophique. Dans ce sens, l'analyste de Freud ne mène pas une enquête, le patient n'est pas sujet à une investigation judiciaire et il ne participe pas à un débat philosophique sur la conception des profondeurs de l'âme ; il participe à un examen de

---

<sup>37</sup> Freud Sigmund, « *Psychoanalyse* » und « *Libidotheorie* » [1923], 1999k, p. 212.

processus psychiques responsables de troubles névrotiques et au traitement de ces troubles. Mais ce n'est peut-être qu'une subtilité linguistique.

La différence logique et empirique nette entre l'accès supposé *exclusif* et la *facilitation* de l'accès aux phénomènes psychiques par la méthode psychanalytique semble assez claire. Freud n'affirme pas, et pour cause, que *seule* la méthode psychanalytique permette d'accéder aux processus psychiques en cause. Tout d'abord parce que la physiologie, la neurologie et la psychiatrie du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> ne cessaient d'y accéder par des biais et des méthodes assez différentes. Depuis leurs naissance, les sciences cognitives n'en font pas moins de leur côté, et ce avec des méthodes diverses et selon des perspectives différentes.

Qu'il suffise, en guise de preuve, de citer les noms de ceux dont Freud lui-même atteste tenir sa propre conception psychologique des névroses : Oppenheim, von Strümpell, Moebius et Janet.<sup>38</sup> Aucun de ces neurologues, médecins internistes ou psychiatres n'était psychanalyste ou pratiquait la méthode freudienne et pourtant, leur approche scientifique et médicale leur permettait d'analyser les processus inconscients psychopathologiques, et de concevoir des explications dont Freud ne pensait pas pouvoir se passer.

Il n'en va pas autrement des rêves : les philosophes, les professeurs de littérature et d'art, les physiologistes, les neurologues et les psychiatres qui interprétaient systématiquement les rêves à partir des ses processus inconscients étaient assez nombreux et pour la plupart, assez proches des hypothèses de que Freud allait développer à *leur* suite et sous *leur* influence évidente.<sup>39</sup>

Par ailleurs, Freud reconnaissait toujours que les philosophes et les poètes avaient déjà accédé à l'inconscient bien avant la psychanalyse et ce selon des méthodes différentes encore.

Enfin, Freud lui-même était bien placé pour savoir dans quelle mesure l'hypnose donnait accès aux processus psychiques inconscients ; il n'a pas cessé de l'affirmer et même de le regretter.<sup>40</sup> Freud ne considérait *jamais* l'hypnose comme un échec pour l'*examen* et pas toujours non plus pour le traitement.

N'oublions pas que si nous lisons les *Études sur l'Hystérie*, c'est justement la méthode cathartique avec hypnose qui était censée avoir connue ces succès thérapeutiques sur lesquels Freud a appuyé ses développements psychanalytiques subséquents. De même, dans « 'Psychanalyse' et 'théorie de la libido' », Freud écrit : « par la répétition consécutrice [de l'hypnose Breuer] réussissait à libérer [sa patiente] de toutes ses inhibitions et paralysies<sup>41</sup> ». Ce qui l'amenait à un « grand succès thérapeutique » et à des « compréhensions [*Einsichten*] inattendues de l'essence de la névrose mystérieuse<sup>42</sup> ». Voilà pour ce qu'il en est du monopole. La méthode de Breuer aussi conduit à des *Einsichten* et des succès thérapeutiques.

---

<sup>38</sup> Voir GW I, pp. 51, 60, 65, 86, 161, 316, 323, 407, 420.

<sup>39</sup> Malgré son caractère souvent exagérément tendancieux, le premier chapitre de la *Traumdeutung* en rend de manière détaillée et très documentée. Pour des présentations moins tendancieuses, voir Goldmann Stefan, *Via regia zum Unbewußten. Freud und die Traumforschung im 19. Jahrhundert.*, 2003. La liste probablement la plus complète des approches du rêve avant Freud se trouve dans Siebenthal Wolf von, *Die Wissenschaft vom Traum Ergebnisse und Probleme; eine Einführung in die allgemeinen Grundlagen*, 1953, 1989.

<sup>40</sup> Rien ne remplace l'hypnose. Freud le disait au début de sa carrière et il le dira encore tout à la fin : « Die hypnotische Beeinflussung schien ein ausgezeichnetes Mittel für unsere Zwecke zu sein ; es ist bekannt daß wir darauf verzichten mußten. Ein Ersatz für die Hypnose ist bisher leider nicht gefunden worden [...] » Freud Sigmund, *Die endliche und unendliche Analyse [1937]*, 1999d, p. 74.

<sup>41</sup> Freud Sigmund, *Gesammelte Werke XIII*, 1987, p. 211.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 212.

De ce fait, il devient de plus en plus difficile de savoir sur quoi appuyer le *monopole* interprétatif, même « scientifique », de la psychanalyse ; à moins évidemment, de l'appuyer sur l'ignorance volontaire ou inconsciente de la littérature scientifique du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle.<sup>43</sup>

Mais comme si souvent, les choses ne sont pas aussi simples avec Freud et les affirmations contraires ne sont jamais très loin. Car si l'idée du monopole psychanalytique de l'accès à l'inconscient est absente de la définition de 1923, elle existe bien dans d'autres textes. Ainsi, dès son deuxième article sur les psychonévroses de défense<sup>44</sup>, par exemple, Freud affirme que la psychanalyse représente « la seule méthode » qui permette de rendre conscient ce qui était resté inconscient.<sup>45</sup> Ce qui pourrait étonner du fait qu'à la même époque Freud attribuait ce même privilège à l'hypnose.

À supposer donc qu'à un moment donné, il y ait eu décision chez Freud et le monopole de l'hypnose, non moins problématique, est passé aux mains de la méthode psychanalytique sans hypnose. Il serait intéressant de voir, matériel clinique à l'appui, comment Freud a procédé à cette revalorisation de toutes ses valeurs cliniques précédentes. Malheureusement, comme ce matériel clinique manque, en dehors de quelques allusions quant aux difficultés techniques de l'hypnose, toutes les spéculations sur le déplacement soudain du monopole semblent permises. La version la plus courante, malheureusement assez injuste à l'égard des affirmations freudiennes contraires, voudrait que c'aient été les échecs thérapeutiques qui auraient conditionné le changement. Encore une fois : on ne trouvera quasi aucun matériel clinique dans les textes freudiens à l'appui de cette légende historique. Et pour ce qu'il en est des assertions non-étayées, on ne trouvera mieux qu'une ambiguïté et une hésitation dans l'œuvre freudienne.<sup>46</sup>

Revenons encore au texte freudien : un procédé d'examen et un traitement de troubles névrotiques ? Est-ce que la psychanalyse freudienne s'arrêterait vraiment là ? Qu'en est-il des textes sur l'art, sur les mythes, sur les religions, sur la culture, sur l'histoire, sur la psychologie des foules, la horde originelle, sur le feu, sur la guerre, sur l'évolution du vivant et sur le dualisme universel de la lutte entre la vie et la mort ?

Ou bien ces textes font partie de la psychanalyse, qui risquerait tout de même d'en prendre un air de conception du monde, et qui y perdrait son seul fondement clinique (à moins qu'on montre, textes à l'appui, l'expérience clinique freudienne de l'évolution, de la horde darwinienne, de l'histoire des religions, etc.) ; ou bien, ils font partie des spéculations métaphysiques de Freud<sup>47</sup>, et ne concernent donc pas la psychanalyse, *si*

---

<sup>43</sup> Une disposition regrettamment courante chez les analystes.

<sup>44</sup> Freud Sigmund, *Weitere Bemerkungen über die Abwehr-Neuro psychosen*, 1991b.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 381.

<sup>46</sup> Ce qui apparaît dans la chronologie des définitions freudiennes de la psychanalyse. Notamment en rapport avec la question de la suggestion et de l'influence (qui traduit ce qui dans les textes originaux est distingué comme *Beinflussung* et *Einfluss*, c'est-à-dire l'acte et son résultat).

<sup>47</sup> Il ne s'agit pas d'affirmer naïvement que ces spéculations métaphysiques soient *nécessairement* contraires ou opposées à l'effort de scientificité de Freud : « *Um uns von der quasiinduktiven Entwicklung [der Wissenschaft] ein Bild zu machen, können wir uns die verschiedenen Ideen und Hypothesen etwa durch in einer Flüssigkeit schwebende Teilchen veranschaulichen. Der Niederschlag dieser Teilchen an der Basis des Gefäßes ist die „Wissenschaft“ [...] Bei dieser Entwicklung gelangt man manchmal auch bis zu solchen Gedanken, die vorher sozusagen in höheren „metaphysischen“ Regionen schwebten, nun aber den Anschluss an die Forschung gewinnen.* » Popper Karl R., *Logik der Forschung*, 1935, 1994, p. 222. La ligne de démarcation entre la science et la métaphysique ne devrait pas être imaginée comme étant parfaitement précise : « *This becomes clear if we remember that most our scientific theories originate in myths. The Copernican system, for example, was inspired by a Neo-Platonic worship of the light of the*

cette psychanalyse s'en tiendrait é la seule pratique clinique et aux réflexions théoriques sur cette clinique. De même qu'on ne dira pas les spéculations d'Einstein sur les intentions de dieu scientifiques, de même on devrait s'abstenir de nommer psychanalytiques les spéculations de Freud sur les domaines non-cliniques. Ou alors, qu'on explique dans quelle mesure la méthode psychanalytique peut prétendre à un fondement clinique ou du moins empirique quand elle opine sur la neurophysiologie corticale, la phylogenèse du vivant, la société et la culture, l'origine du feu et le totémisme ? La réponse risque d'impliquer une extension assez extraordinaire de la notion de 'clinique', à moins qu'on n'étende la signification de la psychanalyse par-delà le cadre de l'examen et de la thérapie.

## **2. « einer Behandlungsmethode neurotischer Störungen, die sich auf dieses Unternehmen gründen »**

Dans la définition de Freud, la psychanalyse est aussi une méthode de traitement qui se fonde sur le procédé d'investigation. On remarquera que Freud ne précise pas *comment* s'opère ce fondement, *comment* la méthode de traitement des névroses en vient à s'appuyer sur un procédé d'investigation de processus psychiques.

Une réponse courante est que le procédé d'investigation lui-même constitue en même temps la méthode de traitement. En d'autres termes : en *pratique*, examen (ou investigation) et traitement ne se distingueraient pas. Cette convergence n'a cessé de nourrir les débats les plus intéressants sur les principes efficients de la thérapie analytique. En deux mots : suffit-il de rendre conscientes des représentations inconscientes ? Si oui : pourquoi le changement de qualité (conscient, préconscient ou inconscient) de certaines représentations apporterait-il un *traitement* de troubles névrotiques ? Si non : que faut-il de plus, pour que le procédé d'investigation ait en même temps un effet thérapeutique ? On cherchera en vain une position affirmée ou une explication détaillée de ces problèmes chez Freud. Mais on pourra dégager au moins deux périodes quant à cette problématique dans les textes freudiens.

Dans un premier temps, Freud semble en effet penser qu'il suffit de communiquer les contenus inconscients aux analysants. En 1896, quand Freud utilise le terme de psychanalyse pour la première fois, il la décrit comme « méthode pénible [*mühselig*] mais complètement fiable [*vollkommen verlässliche*] dont je me sers dans ces examens [*Untersuchungen*] et qui représente en même temps une thérapie<sup>48</sup> ». C'est cet 'en même temps' de l'examen et de la thérapie qui caractérise la première conception de la psychanalyse.

Plus tard, Freud reconnaîtra que de telles communications ne suffisent pas à elles seules, qu'elles mènent, la plupart du temps, à une « double inscription », à un déboulement des mêmes représentations dans le système inconscient et conscient (1913<sup>49</sup>), et ce sans autre effet thérapeutique. C'est à cette période que le dévoilement des contenus inconscients fait place au changement de méthode que représente l'analyse des résistances. Changement assez conséquent : Freud ne suppose plus l'effet thérapeutique dû à la prise de conscience de contenus inconscients, mais à la « désignation » (*benennen*) des résistances par l'analyste et à la « perlaboration » de ces résistances par

---

Sun [...] This indicates how myths may develop testable components. » Popper Karl R., *Conjectures and Refutations*, 1963, 2002, p. 347.

<sup>48</sup> « Weitere Bemerkungen über die Abwehr-Neuropsychosen », dans Freud Sigmund, *Gesammelte Werke* I, 1991a, p. 274

<sup>49</sup> « Das Unbewusste », dans *Ibid.*, p. 274-275.

l'analysant.<sup>50</sup> Dans cette nouvelle méthode, le devenir-conscient n'apparaît plus que comme l'un des éléments parmi d'autres, nécessaire mais non suffisant, du travail thérapeutique.

Mais si le devenir-conscient de contenus inconscients semble aisément compréhensible, il n'y a pas de texte freudien qui montre, exemplifie ou illustre le « travail commun » de la perlaboration en pratique. Il n'explique pas la signification pratique de ce « *durcharbeiten* » qualifié de « pénible<sup>51</sup> » et il n'explique pas comment et pourquoi la perlaboration mènerait à de meilleurs effets thérapeutiques que la seule communication des contenus inconscients.

Malheureusement, les deux cas cliniques publiés après *Erinnern, Wiederholen und Durcharbeiten*, celui de l'« homme aux loups » (1918<sup>52</sup>) et celui sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine (1920) n'apportent aucun élément de réponse à ces questions. De ce changement de méthode, il n'existe donc que les affirmations théoriques, des spéculations métapsychologiques et quelques recettes pratiques dans les écrits techniques. Personne ne saura dire comment ces spéculations et recommandations se traduisaient dans la pratique freudienne effective, en dehors des anecdotes fournies par les patients de Freud.<sup>53</sup>

La question du rapport de fondement (« *die sich auf dieses Unternehmen gründen* ») semble dès lors susceptible de deux réponses différentes. Du point de vue de la première méthode psychanalytique, la thérapie se fonderait sur l'examen parce que l'examen représente déjà une étape antécédente nécessaire de la thérapie. Antécédente, car si la thérapie n'était *que* l'examen, si examen et thérapie étaient complètement équivalents, il n'y aurait plus moyen de parler d'un rapport de fondement. Pour que l'idée du fondement ait un sens, il faudrait maintenir un minimum de distinction entre l'examen et la démarche thérapeutique. Mais Freud ne commence à postuler cette différence qu'avec la deuxième méthode (de l'analyse des défenses avec perlaboration). Si bien qu'il n'est pas vraiment possible de savoir comment, dans la première méthode examen et thérapie se distinguent et il n'est pas possible, en conséquence de savoir comment la dernière pourrait se fonder sur la première. La solution est simple : si les deux se confondent, la question ne se pose pas et il n'y a pas moyen de parler de rapport de fondement. La définition de 1923 ne peut s'appliquer qu'à la deuxième méthode.

Du point de vue de cette deuxième méthode, les choses ne semblent pas nettement plus explicites. Si l'examen ne fait plus partie de l'aspect thérapeutique à proprement parler, mais doit être considéré comme *préliminaire* nécessaire au travail thérapeutique lui-même, le rapport de fondement se déplace vers l'analyse des résistances et la perlaboration. L'examen en question, pourvu qu'il puisse fonder plus directement l'effet thérapeutique, sera l'examen des résistances inconscientes plus que celui des souhaits, souvenirs, traumatismes, fantasmes ou pulsions inconscientes.

Mais l'examen des résistances se confronte au même problème : s'il n'est pas suffisant d'éclorer les contenus inconscients refoulés (souhaits, souvenirs, fantasmes...), il n'y a aucune raison de penser que la seule éclosion des motifs inconscients de la *résistance* soit plus efficace. Pour reprendre la formulation freudienne, quand les résistances inconscientes ont été mises en lumière, elles sont 'juste' devenues conscientes, à l'instar des autres contenus inconscients. Si bien que l'effet thérapeutique doit entièrement se déplacer vers la perlaboration. Dans ce sens, le rapport de fondement deviendrait du

---

<sup>50</sup> « *Erinnern, Wiederholen und Durcharbeiten* », dans *Ibid.*, pp. 135-136.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 136.

<sup>52</sup> La cure elle-même date de 1914/15. Elle est donc contemporaine à la « dynamique du transfert ».

<sup>53</sup> Un problème similaire existe pour la question du statut et de la manipulation du transfert dans la démarche pratique de Freud.

moins plus compréhensible : l'examen des résistances prépare et rend possible la perlaboration qui, elle, représente le processus thérapeutique à proprement parler.

Néanmoins, si Freud donne suffisamment d'exemples concrets de l'examen des contenus inconscients et si ces illustrations s'appliquent également à l'examen des résistances, la signification concrète de la perlaboration reste obscure.

Nous pouvons connaître la fonction de la perlaboration dans la démarche analytique, mais nous n'en savons pas encore en quoi elle consiste. Nous savons ce qu'elle est censée faire : elle est censée mener de la mise à jours des résistances inconscientes à la dissolution des symptômes. Mais nous ne savons pas comment, par le biais de quels processus, de quelles démarches concrètes de l'analysant ou de l'analyste elle peut réaliser sa fonction.

Freud ne donne pas vraiment de réponse à ces questions, que ce soit dans l'exemple clinique, dans la théorie ou même dans la recette pratique. Et de ce fait, la perlaboration n'explique pas vraiment le travail thérapeutique, elle en représente juste un autre *nom*. Mais comment opère cette thérapie ou perlaboration ? S'agit-il d'une démarche consciente, volontaire, à l'image de la réflexion ou s'agit-il d'un 'travail' inconscient, à l'image du travail du rêve et du deuil ? Et dans le second cas, sur quels types de processus inconscients repose-t-elle ? De même, si tel était le cas, le travail psychanalytique sur le divan ne se limiterait plus qu'au prélude, à la préparation nécessaire du processus thérapeutique et ne pourrait plus être identifié au travail thérapeutique en lui-même. Ce dernier opérant derrière le voile de l'ignorance de la conscience, de la volonté et de la réflexion volontaire.

Toutes ces réponses semblent permises comme Freud lui-même est resté plutôt silencieux sur les principes efficients de la perlaboration et du processus thérapeutique de la deuxième méthode.

### **3. « einer Reihe von psychologischen, auf solchem Wege gewonnenen Einsichten, die allmählich zu einer neuen wissenschaftlichen Disziplin zusammenwachsen »**

Le troisième et dernier point de la définition est double : il relève et l'acquisition de « compréhensions » ou intuitions (*Einsichten*) psychologiques et le fait que ces compréhensions se souderaient en une nouvelle discipline scientifique.

La métaphore biologique (*zusammenwachsen*) reste silencieuse, à son tour, aussi bien sur ce qu'il en est du passage de l'investigation et du traitement aux *Einsichten* que sur la croissance de la discipline scientifique à partir de ces dernières. En admettant que les *Einsichten* mènent à des hypothèses empiriques, et que ces hypothèses empiriques soient systématiquement généralisées en théories psychologiques, on n'en saurait toujours pas comment ces théories psychologiques en viendraient à constituer une discipline scientifique.

Toute démarche empirique, de même que toute théorie empirique n'est pas, du seul fait d'être empirique, scientifique. La lecture dans le marc de café et l'établissement d'un horoscope reposent sur des démarches empiriques, de même que la préparation d'un café ou d'une soupe aux légumes, mais on ne les dira pas automatiquement scientifiques pour autant. Ces démarches ont certainement des effets concrets tout à fait tangibles. De même les adeptes de la voyance ou de l'horoscope savent indubitablement produire d'interminables listes de confirmations pratiques. Mais quoi qu'il en soit de ces belles confirmations, elles n'en deviennent toujours pas plus scientifiques pour autant.

Il ne suffit pas d'affirmer le caractère empirique ou les belles confirmations cliniques de la psychanalyse pour lui en conférer automatiquement le statut de scientificité. Et le recours à la métaphore de la croissance quasi-naturelle d'une 'science' psychanalytique



n'est pas vraiment plus utile. Surtout quand cette croissance est censée se produire à partir de compréhensions (*Einsichten*) dont ni la méthode d'établissement, ni les critères de validation ne sont précisés. L'épistémologie de la psychanalyse n'est absolument pas acquise avec Freud, elle reste le *desideratum* scientifique de sa démarche pratique et ce, jusqu'à ce jour. (Ce en quoi, d'ailleurs, la psychanalyse ne se distingue pas de nombre de thérapies médicales tout à fait sérieuses.)

Il reste un dernier terme de cette définition, absent de la traduction, et qui pourrait peut-être apporter un indice supplémentaire. La raison de cette absence est compréhensible : il n'a pas d'équivalent français de l'*Einsicht*.

Le *Dictionnaire Allemand* des frères Grimm fait dériver le terme d'*Einsicht* du latin *intelligentia, judicium*.<sup>54</sup> L'*intelligentia* désigne autant la faculté de comprendre elle-même que son exercice. Un double sens similaire existe pour le *judicium*, qui se réfère autant à l'action judiciaire, au fait de juger, de discerner, qu'à la faculté du jugement, du discernement et du goût.

Les frères Grimm accordent deux sens au terme de *Einsicht* : la vue (*Einblick* : « *die einsicht in ein thal, in eine gegend* » [Goethe] : la vue sur une vallée, sur une contrée), et le discernement, la compréhension, voire le savoir-faire ou l'expérience dans « *ein mann von bildung und einsicht* » : un homme de culture et de discernement).

Le *Duden*, quant à lui, accorde quatre sens au terme de *Einsicht* : la vue, la vision, la prise de connaissance (*Einsehen*, p.ex. : prendre connaissance du contenu d'un dossier), la compréhension d'un état de fait précédemment incompréhensible, et le 'se rendre à la raison', le 'se rendre à l'évidence'.

Dans sa définition de la psychanalyse, Freud semble utiliser le terme d'*Einsicht* au sens de la compréhension, de l'entendement ou encore de la saisie 'intuitive' d'un état de fait ou d'un phénomène précédemment incompréhensible. C'est la raison pour laquelle la traduction de *Einsicht* par « conception » me paraît discutable même si elle tient bien compte de l'un des sens de l'*Einsicht*. Encore une fois : le terme n'existant pas en français, il fallait bien prendre une décision pour la traduction. Dans ce sens, la traduction me semble légitime, surtout si l'on pense que la théorisation de l'examen et du traitement repose sur l'abstraction, la généralisation et la représentation raisonnée. Quoi qu'il en soit, et sans condamner une traduction pour ce qu'elle ne saurait de toute manière pas faire, la « conception » fait porter l'accent sur une démarche rationnelle voire raisonnée, consciente et maîtrisée. L'*Einsicht*, au contraire, pourrait tout aussi bien accentuer l'action involontaire, inconsciente et peut-être même irrationnelle. De ce fait, elle correspondrait plus à l'idée qui vient à l'esprit, à l'*Einfall*, à l'inspiration subite, qu'à une règle pour la direction de l'esprit ou à une loi de l'induction.

Remarquons néanmoins que même dans ce cas, l'*Einsicht* n'est pas déliée de tout contexte. Il ne s'agirait certainement pas d'affirmer que ce qui vient à l'esprit de l'analyste vaut, de ce seul fait, comme compréhension psychologique, comme hypothèse légitime, voire comme théorie. L'*Einsicht* naît de l'expérience de l'examen et du traitement de troubles névrotiques. Elle relève du contexte de découverte et non du contexte de justification. La manière dont une idée ou une compréhension viennent à l'esprit ne préjuge évidemment en rien de leur validité. C'est d'autant plus évident qu'à défaut de loi ou de règle d'induction claire et distincte, le passage de l'examen et du traitement à l'*Einsicht* se présente comme un saut. Un saut qui correspond à une lecture, une interprétation, une transposition ; un « fantasmer, traduire, deviner » (*Phantasieren, Übersetzen und Erraten*<sup>55</sup>).

<sup>54</sup> L'équivalent néerlandais est *inzigt*, en suédois *insigt*, en danois *indsigt*, et en anglais *insight*. On aimerait presque traduire *Einsicht* par « intuition » au sens étymologique de *intuitio* : voir à l'intérieur.

<sup>55</sup> Freud Sigmund et Fließ Wilhelm, *Briefe an Wilhelm Fließ* (1887-1904), 1999, p. 160.

La définition freudienne pourrait supposer, dès lors, que les expériences pratiques de l'examen et du traitement représentent les seules *sources* psychanalytiques de l'*Einsicht*. Et c'est à partir de cette dernière que Freud construirait ses généralisations et systématisations qui représentent, en fin de compte, le contenu de la « nouvelle discipline scientifique ».

En résumé, en relisant la définition freudienne dans la perspective de la question du rapport entre le procédé d'examen, la méthode thérapeutique, la série des *Einsichten* et la nouvelle discipline scientifique qu'elles sont censées faire pousser, l'on voit que si Freud a affirmé le fait de ce *lien*, il a aussi omis, à chaque étape, d'en expliciter les propriétés, la modalité et même le type. S'agit-il de liens nécessaires ou même suffisants ou seulement possibles ? Ces liens sont-ils à sens unique ou à double sens ? Sont-ils d'ordre causal, logique ou juste pragmatique ? S'agit-il nécessairement des mêmes types de liens à chaque point de la définition ou diffèrent-ils entre les divers aspects ?

Les indices qu'en offre la définition elle-même ne semblent pas nécessairement plus clairs. Le rapport entre l'examen et la thérapie semble être de l'ordre du fondement, sans autre précision. Les *Einsichten* « en sont acquises », mais on ne saura si ce « en » (*daraus*) se réfère à l'examen, à la thérapie, au rapport ou processus de fondement de l'une par l'autre ou, pourquoi pas, à tous à la fois. Pourtant, les différences qui résultent de ces différences d'interprétation ne risquent pas d'être insignifiantes sur le plan de la pratique. La nouvelle discipline scientifique, quant à elle, pousserait on ne sait comment, d'une sorte de suture naturelle des *Einsichten*, sans qu'il soit question plus précisément pourquoi et dans quel sens elles puissent constituer une science. De ce fait, la définition freudienne me semble doublement intéressante : elle n'offre pas seulement une définition concise de la psychanalyse, mais elle illustre en même temps l'un des problèmes les plus profonds de cette psychanalyse.

Si l'on reprend ce cheminement en quatre étapes, partant de l'examen et aboutissant à la discipline scientifique, en passant par le traitement et les *Einsichten*, il apparaît que le mouvement de transition lui-même n'est abordé à aucun moment. Pour peu que le sens lexical du terme d'*Einsicht* puisse fournir un indice dans ce sens, Freud nous laisse finalement avec la seule métaphore biologique (la croissance) du passage des *Einsichten* à la science. La définition de la psychanalyse nous montre l'édifice, mais elle se tait sur ce qui le fait tenir.

## Absent à l'appel

Un dernier mot sur cette définition qui affiche une éclatante absence de toute référence au *transfert*, souvent représenté comme le noyau fondamental et le médium exclusif du travail psychanalytique.

Même par-delà cette définition à proprement parler, le texte – « 'Psychanalyse' et 'théorie de la libido' » – ne mentionne le transfert que dans l'une de ses parties les plus brèves, où il est évoqué comme une modalité de la résistance. La partie au titre hautement significatif de « Piliers de la théorie psychanalytique » ne le mentionne pas.<sup>56</sup> Et il en est de même pour les parties portant sur la « règle fondamentale » de la pratique

---

<sup>56</sup> Ces piliers sont : l'hypothèse (*Annahme*) de processus inconscients, la reconnaissance de la doctrine de la résistance et du refoulement, l'avis (*Einschätzung*) que la sexualité et le complexe d'Œdipe représentent le contenu principal de la psychanalyse et le fondement de sa théorie. Voir « 'Psychoanalyse' und 'Libidotheorie' », Freud Sigmund, *Gesammelte Werke XIII*, 1987, p. 223.

analytique, sur la « technique de l'interprétation » et sur le « retournement [*Wendung*] de la technique » qui ne la mentionnent pas non plus.<sup>57</sup> En d'autres termes, dans le texte de la définition canonique de la psychanalyse, le transfert n'est mentionné qu'une seule fois.<sup>58</sup>

Alors que Freud avait déjà développé les aspects pratiques du transfert en 1895, dans les *Études sur l'hystérie*<sup>59</sup>, alors qu'il en avait encore abordé les ressorts théoriques en 1909<sup>60</sup> 1912<sup>61</sup>, en 1915<sup>62</sup>, en 1916-17<sup>63</sup>, le texte de 1923 ne semble pas considérer le transfert suffisamment important pour l'intégrer dans la définition de la psychanalyse, et ce tant sur le plan technique que théorique. Serait-ce vraiment le signe que pour Freud, le transfert était l'élément le plus fondamental de la pratique psychanalytique ?<sup>64</sup> Ou faudrait-il penser qu'il ne voyait dans le transfert qu'un facteur, parmi d'autres, de la résistance et le terreau de la *suggestion* bénéfique par l'analyste ?

Comme si souvent, les choses ne sont pas si simples chez Freud et l'on trouve aisément matière à appuyer les lectures les plus diverses et les plus contradictoires dans les textes originaux.

La psychanalyse n'est pas acquise. « *Was du ererbt von Deinen Vätern hast, erwirb es, um es zu besitzen.* »

Thierry Simonelli

---

<sup>57</sup> Ibid., pp. 214, 215 et 225 respectivement.

<sup>58</sup> Assurément, les maîtres de l'herméneutique analytique s'empresseront de voir dans cette quasi-absence le signe patent de la plus haute importance du transfert. *Heads I win, tails you lose.*

<sup>59</sup> Freud Sigmund et Breuer Josef, *Studien über Hysterie*, 2003, pp. 319-321.

<sup>60</sup> Freud Sigmund, *Über Psychoanalyse [1909]*, 1999l. Une petite remarque concernant les termes de pratique, méthode et clinique. Le substantif « clinique » (comme dans les expressions du type *la clinique* psychanalytique) n'existe nulle part dans les textes originaux de Freud. L'adjectif clinique y existe bel et bien, mais reste assez rare. La discussion sur la notion de « clinique » en rapport aux textes freudiens risque néanmoins de s'affronter aux mêmes difficultés que celle sur « le désir » des lacaniens ; autre notion qu'on cherchera en vain dans les textes originaux. Car de même que le souhait freudien n'est absolument pas équivalent au désir lacanien, de même la pratique ou la méthode freudiennes ne sont absolument pas équivalentes à « la clinique » d'interprétations françaises de la psychanalyse. En d'autres termes : de même que « le désir » lacanien, la notion de « clinique » (substantif) est une création originale de certains interprètes de Freud et elle est sans doute tout à fait légitime dans ce sens, c'est-à-dire celui de l'interprétation et, pourquoi pas, du développement ou de l'altération de l'approche freudienne. Elle n'est pas légitime quand elle se prétend être freudienne au sens premier du terme ; ce qui ne l'empêche pas d'être d'inspiration freudienne. Un dernier mot sur la différence entre pratique et méthode. Il ne me semble pas que l'on puisse rabattre la pratique sur la méthode, car la première n'en serait guère plus qu'une application plus ou moins mécanique des règles de la dernière. Un ordinateur ou un logiciel (à l'image d'Eliza de J. Weizenbaum) ferait bien mieux l'affaire qu'un analyste humain. Il y a évidemment plus à la pratique que la méthode, du moins chez Freud ; ce qui apparaît très clairement dans ses histoires de cas. Et Freud ne se sera jamais caché de penser qu'il y a même plus à la *pratique* psychanalytique que la seule méthode *psychanalytique* ; comme, par exemple, l'« étain » de la suggestion, comme les liens et rapports affectifs (positifs et négatifs) qui ne sont pas dus au transfert, comme l'enseignement et l'apprentissage des théories (!) freudiennes dans le cadre d'une cure et bien d'autres encore. Et il faudrait certainement y rajouter ce 'savoir' et 'savoir-faire' particulier, difficilement cernable, qu'est l'expérience pratique de l'analyste.

<sup>61</sup> Freud Sigmund, *Zur Dynamik der Übertragung [1912]*, 1999n.

<sup>62</sup> Freud Sigmund, *Erinnern, Wiederholen und Durcharbeiten [1915]*, 1999g

<sup>63</sup> Freud Sigmund, *Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse [1916-17]*, 1999m.

<sup>64</sup> Contrairement à une tendance actuelle, Freud ne pensait d'ailleurs pas que tout « bon rapport » entre l'analyste et l'analysant pendant ou après l'analyse relève du transfert. (Freud Sigmund, *Die endliche und unendliche Analyse [1937]*, 1999d, p. 66.)

## Bibliographie

- Duhem Pierre. (1906, 1981). *La théorie physique: son objet, sa structure*. Paris: Vrin.
- Farrell B. A. (1981). *The standing of psychoanalysis*. Oxford ; New York: Oxford University Press.
- Freud Sigmund. 1905. « *Über Psychotherapie* ». In *Gesammelte Werke V*, p. 11-26. Frankfurt: Fischer Verlag.
- . (1909, 2000). *Analyse der Phobie eines fünfjährigen Knaben*. Frankfurt am Main: Fischer Taschenbuch Verlag.
- . 1933. « *Neue Folge der Vorlesungen in die Psychoanalyse* ». In *Gesammelte Werke XV*, p. 235-289. Frankfurt: Fischer Verlag, 1999.
- . (1987). *Gesammelte Werke XIII*. Frankfurt am Main: S. Fischer.
- . (1991a). *Gesammelte Werke I*. Frankfurt am Main: Fischer.
- . 1991b. « *Weitere Bemerkungen über die Abwehr-Neuropsychosen* ». In *Gesammelte Werke I*, p. 377-404. Frankfurt am Main: Fischer.
- . 1999a. « *Aus der Geschichte einer infantilen Neurose [1918]* ». In *Gesammelte Werke XII*, p. 27-158. Frankfurt am Main: S. Fischer.
- . 1999b. « *Bruchstück einer Hysterie-Analyse* ». In *Gesammelte Werke V*. Frankfurt am Main: S. Fischer.
- . 1999c. « *Das Interesse an der Psychoanalyse [1913]* ». In *Gesammelte Werke VIII*. Frankfurt am Main: Fischer.
- . 1999d. « *Die endliche und unendliche Analyse [1937]* ». In *Gesammelte Werke XVI*. Frankfurt am Main: S. Fischer.
- . 1999e. « *Ein Fall von hypnotischer Heilung. [1893]* ». In *Gesammelte Werke I*, 1991, p. 1-17. Frankfurt am Main: S. Fischer.
- . 1999f. « *Ein Kind wird geschlagen* ». In *Gesammelte Werke XII*. Frankfurt am Main: S. Fischer.
- . 1999g. « *Erinnern, Wiederholen und Durcharbeiten [1915]* ». In *Gesammelte Werke X*. Frankfurt am Main: Fischer.
- . (1999h). *Gesammelte Werke I*. Frankfurt am Main: Fischer.
- . (1999i). *Gesammelte Werke XIII*. Frankfurt am Main: S. Fischer.

- . 1999j. « *Konstruktionen in der Analyse [1937]* ». In *Gesammelte Werke XVI*, p. 43-56. Frankfurt am Main: S. Fischer.
- . 1999k. « *»Psychoanalyse« und »Libidotheorie« [1923]* ». In *Gesammelte Werke XIII*, p. 209-233. Frankfurt am Main: S. Fischer.
- . 1999l. « *Über Psychoanalyse [1909]* ». In *Gesammelte Werke VIII*. Frankfurt am Main: Fischer.
- . 1999m. « *Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse [1916-17]* ». In *Gesammelte Werke XI*. Frankfurt am Main: Fischer.
- . 1999n. « *Zur Dynamik der Übertragung [1912]* ». In *Gesammelte Werke VIII*. Frankfurt am Main: Fischer.
- Freud Sigmund & Breuer Josef. (2003). *Studien über Hysterie* (5 ed.). Frankfurt: Fischer Taschenbuch Verlag.
- Freud Sigmund & Fließ Wilhelm. (1999). *Briefe an Wilhelm Fließ (1887-1904)*. Frankfurt am Main: Fischer Verlag.
- Goldmann Stefan. (2003). *Via regia zum Unbewußten. Freud und die Traumforschung im 19. Jahrhundert*. Gießen: Psychosozial-Verlag.
- Göttner Heide. (1973). *Logik der Interpretation*. München: Fink Verlag.
- Popper Karl R. (1935, 1994). *Logik der Forschung* (1994 ed.). Tübingen: J. C. B. Mohr.
- . (1963, 2002). *Conjectures and Refutations*. New-York: Routledge & Kegan Paul.
- Popper Karl R. & Bartley William Warren. (1993). *Realism and the aim of science*. London, New York: Routledge.
- Sieenthal Wolf von. (1953, 1989). *Die Wissenschaft vom Traum Ergebnisse und Probleme; eine Einführung in die allgemeinen Grundlagen*. Berlin, Heidelberg: Springer.
- Thomä Helmut & Horst Kächele. (2006). *Psychoanalytische Therapie*. (Vol. 3: Forschung). Heidelberg: Springer Medizin Verlag.
- von Savigny Eike. (1976). *Argumentation in der Literaturwissenschaft*. München: C.H. Beck.
- Wallerstein Robert S. (1975). *Psychotherapy and psychoanalysis; theory--practice--research*. New York, : International Universities Press.
- . (1986). *Forty-two Lives in Treatment : a Study of Psychoanalysis and Psychotherapy*. New York: Guilford Press.

———. (1989). « Followup in Psychoanalysis: Clinical and Research Values. » In:  
*Journal of the American Psychoanalytic Association* (37), 921-941.